

ROMAN

Sinon je meurs

Frédéric HUNTER

© MCG éditions

www.mercure-communication.fr

Tous droits réservés – 2018

ISBN 9781976997679

Frédéric Hunter © MCG éditions

Photos - infographie MCG éditions

...Puis elle est partie. Sa petite silhouette brune ondulait sur le trottoir, jusqu'à s'évanouir dans le brouillard de l'hiver, et dans mes larmes.

J'ai froncé les sourcils comme si ça servait à quelque chose. Et fermer mon manteau comme si c'était le froid du matin. C'était stupide. C'était devenu une habitude. D'être stupide. De vivre des choses stupides. Ses dernières phrases commençaient déjà à se fracasser dans ma tête.

- C'est trop beau pour moi tout ça. Trop merveilleux. Je suis désolé. Je n'y arrive pas. Je ne peux pas. J'ai essayé, mais non. J'ai trop peur. Peur de tout ce bonheur. J'ai peur que tu m'abandonnes. J'ai peur que tu me quittes. J'ai peur de ta façon extraordinaire de tout, et de m'aimer surtout. J'ai peur que tu meurs, un matin, que tu ne te réveilles pas. Et que je reste là, non pas seule, j'ai jamais eu peur d'être seule, mais d'être sans toi, toi, maintenant, tellement dans ma vie, toi, et tout ton bonheur.

Ses yeux étaient si serrés. Comme des poings. J'ai posé ma main sur son visage.

- Mais qu'est-ce que tu me dis, là ? Tu me quittes ? Tu t'en vas ?

- Je suis tellement désolée, Frédéric.

Sa bouche tremblait. Sa main retrouva la mienne, sur sa joue.

- Tu as fait rentrer un grand soleil dans ma toute petite vie toute noire. C'est trop pour moi. Beaucoup trop.

Les larmes aux yeux, j'ai esquissé un grand sourire idiot :

- Et tu as peur que... que je m'éclipse ?

Cette fois, ses larmes coulaient. Ses yeux tremblaient. Ses lèvres se serraient. Elle ne pouvait plus prononcer le moindre mot. Comme si, du fond de son cœur, tout était tenté pour qu'elle se taise, qu'elle la ferme une fois pour toute.

- ...

- Mais pourquoi penser des choses pareilles ?... Je suis là, maintenant, avec toi, je t'aime à la folie. Je t'aime du fond du

cœur. Je ne partirai pas. Je te le promets. Je veux être avec toi. C'est tout ce que je veux. Etre là, vivre à tes côtés.

Je ne savais pas quoi dire pour la rassurer :

- Et, si tu veux, je passe devant le notaire, et je signe un document officiel où je m'interdis de mourir.

Elle ne souriait plus. Elle regardait mes lèvres pour éviter mes yeux. Pour les embrasser aussi peut-être. J'ai redressé son regard dans le mien. Je voulais qu'elle m'entende, qu'elle comprenne, qu'elle scelle en elle, profondément, tout ce que j'exprimais :

- Rien ne nous séparera, puisque tu vis, là. Je suis tout à toi, je ne veux rien d'autre au monde qu'être avec toi. Je trouve du sens aux choses, à ce que je vis, parce que je les partage avec toi. C'est toi. Emilie. Ne pars pas. Ne fais pas cette connerie. Emilie, je t'en supplie.

Elle retira ma main de sa joue, la serra si fort, une dernière fois, posa sa bouche sur la mienne, en entrebâillant ses lèvres, comme pour me goûter une dernière fois, garder un souvenir. Sa joue frotta la mienne, comme nous le faisons souvent, comme des petits chats amoureux qui laissent leur empreinte sur la peau de l'autre. Et elle se retourna.

- Je suis désolé, Frédéric. Mais tellement.

Et elle est partie. Comme ça.

Sa petite silhouette brune avait maintenant disparu. J'ai tiré une cigarette de mon paquet. Et attrapé un briquet au fond de ma poche. C'était le sien. Un petit briquet vert fluo. Nous nous les étions échangés. Pour sourire à chaque cigarette. Pour garder un petit bout de l'autre dans sa poche. Ma main tremblait comme une feuille. J'ai dû m'y reprendre à plusieurs reprises avant de parvenir à allumer ma cigarette. Le froid aussi.

Je me suis murmuré :

- Alors voilà... Elle est partie. Rejoindre sa nuit.

Je me suis effondré sur le trottoir. Je n'arrivais pas à réaliser. Adossé contre un mur, je restais assis par terre, à fumer, pleurer, et avoir froid. Je me sentais vide comme tout

l'univers. Ce vide trop grand. Ce vide immense. Comme la nuit. Un si grand rien du tout. J'avais les mains glacées. Comme les siennes, toujours glacées, même en été. Et on en riait souvent. Elle disait : "*J'ai les mains froides, mais mon cœur est tout chaud de toi*". Et c'était généralement suivi d'un baiser, et d'un sourire merveilleux. Avec le froid de l'hiver, c'était comme si je tenais encore ses mains dans les miennes. Rien que pour ça, j'avais envie de rester là. Et garder ses mains fantômes, ce matin-là. Même si je n'avais plus son baiser et son sourire. C'est tout ce qu'il me restait. Le froid de ses mains disparues.

*

L'aube a fini par se lever complètement. Plus vite que moi. Et au fil de l'aube, les lumières de la ville, les lampadaires, et les fenêtres, s'éteignaient les unes après les autres. Les étoiles aussi. Les voitures ont démarré leur journée. Des gens passaient et me regardaient avec incrédulité : un homme en costard noir, assis par terre, dans la rue, comme un clochard.

Ce matin, c'était la fin du monde. Plus rien n'avait de sens. Rien n'était compréhensible. Je regardais passer la vie devant moi sans ne m'interpeller de rien. Des hommes, des femmes, des voitures, des enfants pour l'école... Tout bougeait autour de moi, mais rien ne vivait vraiment. Tout était mort, puisque je l'étais. Emilie venait de me quitter. L'amour de ma vie. Ce n'était pas qu'un ressenti, c'était aussi une certitude. Comme le ciel est bleu, comme la nuit est noire. Plus rien n'avait de sens désormais.

*

En me dévisageant d'un regard plein de questions, une femme, la trentaine, m'a dépassé, en claquant ses talons hauts sur le bitume, comme une victoire à chaque pas. Quelques mètres plus loin, elle s'est arrêtée, et est revenue sur ses pas. Elle s'approcha lentement de moi, en me

dévisageant. A ma hauteur, elle s'est même agenouillée dans son tailleur bleu marine, à mes pieds.

- *Est-ce que ça va, Monsieur ? Vous avez besoin de quelque chose ?*

Mes yeux étaient illuminés de larmes sèches. Je l'ai regardée en souriant :

- *Vous êtes une fée qui exauce des vœux ?*

Accroupie, comme bousculée par ma question, elle manqua tomber, et se rattrapa en agrippant spontanément mes genoux. Elle s'en excusa. Elle se ressaisit avec embarras :

- *Non, je ne suis pas une fée. Mais... Quel serait votre vœu ?*

Intérieurement, je riais, oui, déjà. Elle portait les cheveux mi-longs, noirs, ses mains, même par-dessus mon pantalon étaient glacées. Ses ongles étaient parfaitement manucurés. Elle était très élégante, très sophistiquée, mais sa voix n'était pas pédante ou condescendante. Elle était très simple de toute sa beauté. Elle semblait me dévisager à chaque instant, me regarder vraiment. Et son regard était curieux de moi. J'ai répondu :

- *La paix dans le monde... Vous sauriez faire ?*

Son sourire s'élargit un peu plus.

- *Ho... Hum, j'ai une réunion à 10h, mais rien jusque-là... Je m'en occupe !*

Elle jeta un œil à sa montre.

- *En une heure, régler le problème de la paix dans le monde ? Ça me semble jouable. Qu'en dites-vous ?*

Elle était entourée d'un parfum de Dior, mais je ne savais plus lequel. Une odeur fraîche et fleurie. D'habitude, je préfère les senteurs moins directes, plus subtiles. J'ai répondu :

- *Oui, une heure, ça suffit, je pense.*

Elle se releva. Elle portait des bracelets. En se relevant, elle tinta comme un petit grelot. C'était joli à l'oreille. Ce qu'elle ne savait pas, c'est qu'en se relevant, avec sa petite musique de clochettes, c'est moi qu'elle relevait.

- *Vous pensez qu'on peut œuvrer pour la paix dans le monde sans boire un café ?*

J'ai souri :

- *Impossible !*

*

J'ai écrit à Emilie, dans la nuit. Et toutes les nuits qui ont suivi. De ces nuits interminables, sans fin. Ces nuits sans issue. Et je rangeais mes lettres, mes mails, et mes textos, sans les lui adresser. De temps en temps, je tentais un mot... mais elle ne répondait pas, à rien. Quelques jours plus tard, je le lui envoyais ce mail.

*

Mon Emilie chérie,

Je fais tout ce que je peux, de toutes mes forces, pour ne pas penser à toi. Mais je n'y arrive pas. Je pense à toi. Tout le temps. Tout est froid sans toi. Tout est si vide. Tu peuples tout. Tu es partout. Tu es là, quelque part. Tu habites en moi. Je ne te vois pas, mais tu es là.

Puisque tu pars, c'est tout le contraire d'un miracle. Une abomination. Une horreur. Je n'y arrive pas. A rien. J'ai l'impression que mon cœur pleure tout le temps. J'ai du mal à vivre, avec ça, comme ça, sans toi. Certains parlent de "survivre", moi, je ne survis rien, c'est même tout le contraire, je sous-vis. Je suis en-dessous de tout. Je n'aime que toi, qui t'en vas. Alors quoi, où aller ? Et que faire ?... Rien ne m'inspire. Alors j'erre. J'avance à pas de fourmis. Comme un enfant dans le brouillard. Avec un cartable trop lourd d'amour. Je n'avance pas. Je ne sais pas où aller. Comment te rejoindre. Je ne vois rien que tes fantômes, et tous se sont tus. Tes visages partout. Tes silhouettes mêlées aux ombres. Je n'y arrive pas du tout. J'ai le cœur en terre.

Je suis passé du grand soleil à l'obscur. Et je ne vois plus rien. Rien d'autre que le vide. Je ne sais même pas dire combien, grand, tu me manques. Je ne pensais pas que le vide pouvait être tellement immense. Prendre tant de place. Un rien si tout. Je m'en veux. Je me déteste. Tout autant que je t'aime. Je ne pleure plus. Je n'en ai plus. Même de larmes, je suis vide. Je me raccroche à tes silences. Comme une balançoire suspendue à un nuage invisible. Je t'aime tellement fort. Tout me manque. Tes sourires qui suscitent mes baisers. Mes mains sur ton visage. Tes regards qui me chavirent autant qu'ils me subliment. Ta voix que j'adore. Tes mains glacées comme la

banquise. Tes épaules faites pour mes mains. Tes rires délicieux. Nos échanges merveilleux. Notre complicité. La tendresse. La poésie. La douceur. Un raffinement simple, élégant, savoureux. Jamais je n'ai été si en cohérence, en harmonie, si bien, si heureux... Je t'ai trouvée. Toi. Enfin. Mon amour. La femme de mon âme. Et j'ai cru que ça suffisait, car le soleil était passé par la fenêtre de ma vie. Mais je me trompais.

Accorde nous cette chance au bonheur. Combien, très sincèrement, y'a-t-il d'amoureux heureux sur cette terre maudite ? Je veux dire, vraiment heureux, comme nous, nous l'étions. C'est tellement rare, si précieux. De ce bonheur si fort. Combien avons-nous été bouleversés par ce que nous ressentons ? De cette facilité, de cette cohérence, cette résonance, entre toi et moi, comme un tsunami tendre, une avalanche de velours. Un bouleversement. Un ravissement. Et tous ces innombrables "signes", entre toi et moi. A ne même plus les compter. Comme des marques-pages dans le livre de la Vie. Pour bien identifier, que, là, il se passe "quelque chose", qu'il faut être vigilant, du printemps en abondance. Je veux être heureux avec toi. Tu es mon amour.

Fais ce choix qui s'impose, même, à nous. Cette évidence. Crois-tu que j'écrirais tout ça, que je serais là, encore, toujours, à t'écrire, malgré tes silences, si je ne ressentais pas ce drame en moi. Jamais, si ce n'était toi, je ne chercherais autant à te reconquérir. Jamais. Mais c'est toi. Je ne peux faire autrement. Tu es ma femme, ma chérie, mon amour, le bonheur, le jour, l'aube et la nuit étoilée. Tu es toutes mes fleurs. Toutes mes beautés. Jamais, jamais, jamais, je n'ai tant aimé, je n'ai aimé. Ne disparais pas, puisque je suis là, enfin, puisque ce "nous" qui nous attend est la plus belle promesse à laquelle la vie peut prétendre.

Garde-nous et tu verras que je dis vrai, je te le promets. Qu'as-tu à perdre ? Qu'as-tu à craindre ? Que puis-je faire, et te dire ? Tu verras de toi-même que je dis vrai. "Essaie". Ose. Prends ce risque au bonheur. Tu auras toute ta vie pour me quitter, tu auras dès demain pour me quitter, si j'ai menti, si j'ai dit faux. Je suis infiniment amoureux de toi. Tout en toi me bouleverse, me touche si intimement. Je me lis en toi, je me trouve en toi, et

toi, tout en moi. Je nous sens liés comme... comme je ne le pensais même pas possible. Comme si, d'un amour, ou d'une âme, on avait pétri deux êtres, toi et moi. Et que, maintenant, nous nous retrouvions, une forme d'unité, sans la fusion, une union sans l'absorption. Nous sommes deux à faire un.

Toi + Moi = Amour.

Tu es comme un souvenir merveilleux, revenu en mémoire. Je suis... Je n'ai aucun mot assez fort pour t'exprimer combien je t'aime, combien c'est toi. Aucune image poétique ne convient. Même la poésie n'est plus assez puissante, assez grande. C'est nous. Toi et moi. Depuis toujours. Depuis la nuit des temps. Tu es ma source, et je suis la tienne. C'est même bien davantage que de l'amour, ce sont des retrouvailles. Le mariage du soleil et de la lune. J'ai toujours su, senti, que tu existais. Je le savais, je le sentais. Tu étais là. Mon âme vibrait de toi, depuis toujours. Elle ne m'a pas trompé. Je t'ai trouvée. Nous nous sommes retrouvés.

Je t'aime infiniment.

Réfléchis, et ressens... Si c'est ça, dis-moi si je me trompe, que tu ne comprends rien à ce que j'exprime, dis-moi de te laisser, que ça suffit, que je suis un idiot, et que mes ressentis sont erronés...

Mais, je le crois, tu le ressens tout comme moi, même tout autant que moi.

Dis-moi juste "oui".

*

- *Emilie t'a répondu ?*

- *Non.*

Depuis le petit café que nous avons partagé, Ariel était entrée dans ma vie en fracturant la serrure. On avait échangé des cafés, parlé de l'actualité, et un peu de tout, midi et soir... Et en quelques jours, nous étions devenus amis. Je n'avais jamais rencontré une femme comme elle. Elle me dragouillait gentiment, sans en faire trop, sans vraiment le faire. Elle aimait surtout plaire, séduire, pas aimer. Je crois. Aimer, ce n'était pas son truc. A moins que je n'ai rien compris. Ce qui est très possible aussi. Elle avait sans doute un secret qui le lui interdisait. Pourtant, elle me prenait parfois la main, ou me sautait dans les bras. Spontanément, comme ça, en toute simplicité. Je ne comprenais pas toujours. Comme si j'étais un frère. Ou un vieil ami. Je suis sûr qu'elle aurait pu se déshabiller devant moi sans la moindre gêne.

Ce soir-là, quelques jours après la rupture d'Emilie, et après quelques cafés à œuvrer pour la paix dans le monde, je l'avais invitée chez moi. Elle lança :

- *Pourquoi elle ne répond même pas cette conne !*

- *Je ne sais pas.*

Elle portait un tailleur brun, très élégant. Un chemisier blanc, en dentelle, et tous ses petits bracelets aux poignés qui sonnaient comme des petites clochettes. J'avais préparé plusieurs bouteilles de pina-colada. De quoi assommer un régiment. Mais elle descendait les verres même plus vite que moi, qui étais médaille d'or de la discipline. Confortablement assis sur mon fauteuil préféré, je fumais cigarette sur cigarette, me les allumant toutes avec son briquet, celui d'Emilie, le vert fluo.

- *Ariel, parle-moi un peu de toi...*

Elle s'enfonça sur mon Chesterfield :

- *Ça t'embête si j'enlève mes chaussures.*

Elle commença déjà à le faire :

- *Non, bien-sûr.*

Et elle s'allongea dans mon canapé. Elle était très belle. Ses cheveux bruns me rappelaient ceux d'Emilie. Son regard aussi. Quelque chose dans ses yeux également. Derrière son regard sûr et dur, une forme de tendresse naturelle, touchante, comme Emilie. L'alcool commençait à me tourner la tête, et m'enivrer le cœur. La fumée, la lumière tamisée, nous enveloppaient dans une brume un peu étrange, comme dans un cocon de douceur, un peu irréel. Un velours diaphane. Elle me demanda une cigarette.

- *Que veux-tu savoir ?*

Je commençais à accompagner mes paroles de mes mains, signe que j'étais déjà bien assez alcoolisé :

- *Je ne sais pas. Je ne sais encore rien de toi. Tu fais quoi dans la vie ? Tu as un amoureux ? Un chat ? T'es vegan ?*

Elle toussa. Elle n'avait manifestement pas du tout l'habitude de fumer.

- *Putain, c'est fort ! Marlboro ? Il faut que tu arrêtes, ça va te tuer ces saletés. Tu le sais ça ?*

Je souriais, et j'ai tiré une énorme bouffée, comme pour la narguer, en formant un rond avec la fumée dans une affreuse grimace :

- *J'ai un secret : je suis immortel !*

Ses yeux se sont éclairés d'une étrange lumière. Comme si, subitement, j'avais dit la connerie du siècle. Elle resta plantée dans le vide. Pendant quelques instants, elle était ailleurs, complètement absente. Elle écrasa de l'index une petite larme, avant qu'elle ne chute. J'étais complètement incrédule :

- *Qu'est-ce qui ne va pas ? J'ai dit une connerie ?*

Elle renifla dans sa main, et inspira profondément.

- *Non, t'inquiète. Ce n'est rien. Tu ne pouvais pas savoir. Mon papa est mort, il y a peu... D'un cancer des poumons. Il fumait trop lui-aussi. Et, comme toi, il se croyait "immortel"...*

Je me sentais bien con. J'ai éteint ma cigarette.

- *Je suis sincèrement désolé, Ariel. Je te présente toutes mes sincères condoléances. Et toutes mes excuses.*

- *Ne sois pas désolé. Tu ne pouvais pas savoir.*
- *Il était âgé ?*

Elle sourit. De ces sourires serrés de tristesse, pétris de douleurs.

- *Pas assez !*

Ses larmes coulaient toutes seules, mais elle, elle ne pleurait pas. Elle se retenait d'être triste, mais sa tristesse sortait d'elle-même, d'une manière autonome. Elle, elle ne contrôlait rien. Elle était, dans sa vie, ça se sentait, forte comme une impératrice, mais là, c'était une douleur qui venait de la petite fille qui vivait en elle.

- *Je suis désolée. Je pleure souvent depuis... On était très proches. Tu dois me trouver bien stupide.*

Je suis sorti de mon fauteuil, et me suis assis à côté d'elle, sur le Chesterfield. Je l'ai prise dans mes bras, et elle me serra de toutes ses forces. Elle pleurait à n'en plus finir. Ses mains étaient accrochées à mon dos. J'étais si surpris, et tellement désolé. Cette femme sublime, si digne, si impétueuse, un peu insolente même par moment, pleurait à n'en plus finir, à ne pouvoir se reprendre. Je murmurais dans son cou :

- *Je suis désolé. Vas-y, lâche-toi... Pleure un bon coup. Crois-moi, tu es tout sauf stupide.*

Elle sortit d'entre mes bras. Elle avait le plus beau visage du monde. On aurait dit une statue qui pleure. Ou un soleil. Une fleur. Quelque chose de magnifique éperdu d'étoiles.

J'ai attrapé un mouchoir, et le lui ai tendu.

- *Merci.*

Elle s'était ressaisie. Elle était embêtée :

- *Ça va aller. Je te prie de m'excuser.*
- *Mais enfin, tu n'as pas à t'excuser.*
- *Si... Tu n'as rien à voir là-dedans. Tu me ressers une pina-colada ?*
- *Bien sûr.*

Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais l'impression de la connaître. Comme un vieux souvenir. Ou un rêve oublié.

Dans une vie, il y a des gens, comme ça, qu'on rencontre et qui instantanément nous touche comme personne d'autres. On a l'impression qu'ils ont quelque chose de nous, en eux. C'est comme de merveilleuses retrouvailles. C'est comme une évidence. Comme si, avant même de les connaître, on portait leur présence sur le bout du cœur. Ils ne restent pas toujours dans notre vie. Ils la traversent, parfois quelques instants seulement, mais leur empreinte reste comme un petit caillou tout blanc sur notre chemin.

- Dis-moi, on ne s'est jamais rencontrés ? Par moment, j'ai l'impression de te connaître.

Elle a recraché sa gorgée de pina-colada, et éclata de rire.

- Tu fais le coup à toutes les femmes que tu invites chez toi ? C'est ça ta méthode de drague ?

Gentiment vexé, je me suis rallumé une cigarette, malgré son regard noir.

- Non... pas du tout. Mais j'ai cette sensation bizarre... Mais j'ai aussi le droit de dire des conneries, tu sais !

Elle souriait avec des yeux mystérieux. Son sourire se foutait de moi. Un peu trop. Car ses yeux disaient que je ne me trompais pas. Elle leva son verre vide :

- Barman !

J'ai ouvert la troisième bouteille.

- Tu ne devrais pas boire comme ça... Tu bois toujours comme ça ?

Elle éclata encore de rire. Son rire était fort et franc. Pas du tout un rire prude. Elle riait comme on engueule quelqu'un. Avec une franchise redoutable. Elle me décocha un clin d'œil :

- Oh, oui, c'est de famille ! Mon père buvait beaucoup aussi, surtout quand il était triste. Tiens, levons nos verres à sa santé si tu veux bien ?

J'ai levé mon verre :

- *Bien-sûr. Comment s'appelait-il ?*

Elle fit tinter son verre contre le mien :

- *Papounet !*

J'ai souri :

- *Alors, à Papounet !*

La nuit est passée comme une étoile filante. Ariel m'a énormément parlé de son Papounet. Elle en parlait avec énormément d'affection, de tendresse, et bien-sûr de regrets. Elle n'a plus pleuré. C'était une joie de feu qui habitait son cœur quand elle parlait de lui. Elle l'adorait comme un Dieu, comme souvent une petite fille idolâtre son héros de papa. Oui, il était son roi magnifique. Elle en parlait comme d'un poète, un humaniste, un homme merveilleux, un homme bon... Elle ne m'a pas dit quel métier il faisait. Pourtant, je lui ai posé la question.

Elle m'a rapporté que depuis sa mort, sa maman était inconsolable. Elle était tombée dans une nuit sans fin qu'aucune étoile n'éclairait. Sa maman était peintre. Et tenait une galerie. Depuis son décès, elle ne peignait que des silhouettes noires. Elle dit que sa maman ne veut plus que dormir, car, dans son sommeil, elle le retrouve, parfois, dans ses rêves. Ses paroles me glaçaient de douleur. J'ai trouvé ça si triste. Ses parents étaient éperdument amoureux l'un de l'autre. Un de ses amours qui n'existent pas tellement, si précieux, et rares. Ariel disait que ses parents étaient comme deux fleurs d'une même racine. Et qu'une des deux fleurs était fanée.

Quand elle me parlait de ses parents, de leur amour, comme d'un trésor, je ne pouvais m'empêcher de penser à Emilie, et de son incompréhensible rupture. Elle le devina :

- *Tu penses à Emilie ?*

Mon sourire triste se planta dans son regard :

- *Oui, je pense beaucoup à elle. Je ne comprends rien.*

Elle a sifflé son verre d'une traite. Sans même sourciller. Et me tendit aussitôt son verre. Comme si garder son verre vide lui était intolérable :

- Moi non plus je ne comprends pas. Rompre parce que c'est du bonheur, ça m'est incompréhensible ! Insupportable même !

J'étais gêné, par rapport à son père, mais je me suis quand même allumé une nouvelle cigarette dans le silence le plus absolu. Il n'y avait rien à dire. La fumée dessinait des volutes clair-obscur dans les rayons de lumières que nous renvoyaient de vieilles lampes. Des antiquités que j'avais chinées dans des brocantes. Mon salon était feutré. Je l'avais voulu ainsi. Je voulais ce cocon de paix dans ma vie compliquée. Elle a tranché le silence :

- Tu comptes faire quoi maintenant ?

J'ai passé mes mains dans les cheveux comme pour remuer le bordel dans ma tête, touiller tout un tas d'idées idiotes, et en tirer une réponse à peu près sensée :

- Je ne sais pas. Attendre un peu... Puis, passer à autre chose. Tourner la page. Et continuer de vivre. Rencontrer quelqu'un. Essayer d'être heureux malgré tout. Vivre, tout simplement.

Elle me dévisageait comme si je venais de lui retourner une claque très sèche. Ses yeux étaient scandalisés, noirs d'une fureur démesurée :

- Tu te fous de là ? Rassure-moi !

Je la dévisageais sans comprendre sa colère. J'ai haussé les épaules, et lui ai adressé une grimace pour manifester mon incompréhension. Elle claqua son verre sur la table basse :

- Toi, tu as la femme de ta vie qui te plaque pour une raison aussi conne que la peur du bonheur, et toi, tu vas passer à autre chose ? Non mais dis-moi que tu te fous de moi, ce n'est pas possible d'entendre des conneries pareilles ! Non, mais sérieusement, tu crois qu'on rencontre l'amour de sa vie tous les jours, tous les matins ? Toi et elle, c'est le destin, c'est vous, c'est la vie ! Tu me l'as dit ! Tu le lui as écrit ! Alors quoi ? Tu vas baisser les bras, parce qu'elle a une putain de crise existentielle ? Cette pauvre femme, elle en a tellement bavé dans sa chienne de vie, que ton amour, ton si bel amour, ton soleil, ben oui, ça peut lui foutre la trouille tellement que

c'est beau et fort ! Tu ne peux pas le comprendre ça ? C'est impossible que ça rentre dans ta tête ?

- Mais calme-toi... Qu'est-ce qui t'arrive ?

Elle prit la bouteille, et l'a bue au goulot. Elle hurlait :

- Qu'est-ce qui m'arrive ? Il arrive que... Je ne peux pas entendre ça. C'est trop pour moi.

Je me suis extirpé du canapé, et me suis mis à crier à mon tour. Je tremblais de tout mon corps, car elle avait raison, mais, comme moi, elle n'avait aucune solution :

- Et tu veux que je fasse quoi au juste ? Que je la force à m'aimer ? Que je lui dise de ne pas avoir peur du bonheur ? Mais tu crois que je ne le lui ai pas dit ? Tu crois que je ne lui ai pas dit cent fois ! Mille fois ! Qu'est-ce que je peux faire, dis-le moi, toi qui es si maligne... Car moi, je ne sais pas !

Je me suis effondré dans mes mains :

- Ariel... Excusez-moi de t'avoir criée dessus... Je ne sais pas quoi faire.

J'ai murmuré au milieu de mes sanglots :

- Si je savais.

Elle s'est approchée, et s'est assise devant moi, au pied du Chesterfield. Elle sentait toujours son mystérieux parfum Dior. Ses mains étaient douces et froides sur mon visage. Elle m'a même embrassé la joue :

- J'aime pas te voir pleurer. Je ne veux pas que tu sois triste.

Je me bouffais les lèvres.

- Mais qu'est-ce que je dois faire ?

Ses doigts passaient partout dans mes cheveux, sur mon visage, sur mes épaules. Elle était très tactile. Un peu trop pour moi, pour une femme qui n'était pas mon amour. Mais, je ne sais pas, avec elle, je n'avais pas de mouvement de recul. J'aimais bien. Comme avec Emilie.

- Je ne sais pas. Je n'ai pas la réponse à cette question... Mais tu ne peux pas abandonner la femme de ta vie, jusque parce qu'elle est flippée. Promets-moi de ne pas abandonner. Tu veux bien me le promettre ?

- D'accord. Je te le promets.

Elle a pris mon visage entre ses mains, et a déposé un énorme baiser sur ma joue. Son baiser dura une grosse seconde d'infinie tendresse. Elle a retiré sa bouche, ses mains, et son visage. Elle me dévisageait avec un amour infini. Mais je ne comprenais absolument rien. J'ai murmuré à ce visage merveilleux qui me faisait face, et dont je ne saisisais pas la beauté :

- Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi c'est si important pour toi ? Pourquoi tu m'embrasses comme ça, si gentiment ? Je ne comprends rien. T'es un ange ou bien ? Par moment, j'ai l'impression que tu es amoureuse de moi, et en même temps, tu fais tout pour que je me réconcilie avec elle, Emilie... C'est quoi le concept, là ? Tu m'expliques s'il te plaît.

Livide, elle s'est rassise sur le fauteuil en tirant sur sa jupe. Plus loin de moi.

- J'ai envie que tu sois heureux. C'est si compliqué à comprendre ?

J'ai haussé les épaules, et éteint ma millième cigarette :

- Justement. Pourquoi ? Ça fait combien ? Trois-quatre jours qu'on se connaît. On a partagé quelques cafés. Pourquoi t'es si attachée à moi comme ça ?... Et Emilie, qu'est-ce que t'en as foutre, franchement ? Ce ne sont pas tes histoires ! Pourquoi tu te mets dans tes états pareils ? Tu t'énerves comme si j'avais tué ton chien... Je ne pige pas.

Elle se resserra un verre. Elle tremblait de tout son corps, aussi à cause de l'alcool, mais surtout de sa colère. Ses petits bracelets tintaient comme une symphonie de petites clochettes. Des petits tintements si doux qui tranchaient avec sa colère :

- Ha, c'est sûr que, dès que quelqu'un s'intéresse au bien-être de quelqu'un d'autre, c'est fatalement suspect ! Dès qu'on veut le meilleur pour un inconnu, voire même pour un ami, il y a forcément un truc louche, un intérêt personnel caché ! Ben non, je suis désolée, mais je ne marche pas comme ça, ce n'est pas comme ça qu'on m'a éduquée ! Et bordel, j'en suis fière !

Il était précisément 5h43. Nous étions plus près de l'aube que du nadir de la nuit. Mon portable a sonné. Nonchalamment, j'ai ouvert le clapet m'attendant à une pub pour Cdiscount ou Amazon. C'était un texto d'Emilie.

Mon cœur s'est stratifié :

- Je ne sais pas. Je n'arrive pas à savoir. Je pense que je ne suis pas prête. Je pense qu'on s'est rencontrés trop tôt. Je pensais être prête mais... Je réalise que non. Je sais que tu es merveilleux. Je me sens si torturée tu sais. J'ai tellement mal de vivre. Et je me trouve idiote... à ne pas savoir quoi dire ni quoi faire. Je me trouve égoïste. Pardon, pardon... Moi qui ne savais plus pleurer... je pleure beaucoup trop ces derniers jours. Ça m'épuise. Je crois que j'aimerais bien que tu m'attendes. Mais je n'ai pas le droit de te demander ça. Alors, tu veux bien m'attendre un peu ?

Je ne savais pas si je devais sourire ou pleurer. Avoir espoir ou désespérer. Je ne savais pas. Je ne savais plus rien. J'étais nu au milieu de la nuit. Ariel observait ma sidération.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

J'ai inspiré fort, et serré les dents pour ne pas pleurer :

- C'est Emilie.

Elle se rapprocha de moi, sur le canapé, et posa naturellement sa main sur mon genou.

- Elle dit quoi ?

Je lui ai montré le texto. Sans pleurer. En souriant même. Elle attrapa la troisième bouteille de pina-colada, la termina, et retourna se vautrer sur le fauteuil :

- Putain ! Mais quelle..., elle marqua une pause pour mieux prononcer toute sa colère :

- ... conne !

J'ai glissé sur le canapé, et me suis rapproché d'elle. En allongeant le bras, j'ai passé ma main dans ses cheveux, avec douceur :

- Non, ne dis pas ça, ne le dis plus, s'il te plaît. Si tu la connaissais, tu saurais, comme moi, combien elle est merveilleuse. C'est une femme extraordinaire. Elle est la beauté. Elle est toutes les beautés du monde. Elle a tout pris. Emilie est une femme merveilleuse...

Ayez, j'étais ivre. Ariel l'était aussi. Elle était avachie dans le fauteuil comme un rugbyman après une lourde troisième mi-temps. Les jambes écartées, les bras repartis mollement de part et d'autre des accoudoirs.

Elle s'était endormie. Comme ça, subitement, comme si la tempête avait claqué les volets de son esprit. J'ai été chercher des oreillers, et une couverture. Je lui ai délicatement pris les pieds, et les ai déposés sur un oreiller, sur la table basse. Je l'ai recouverte avec la couverture. Endormie, elle semblait si douce, si calme. Personne n'aurait pu deviner, que, quelques instants plus tôt, elle s'était mise dans une colère noire. Elle était une petite fille endormie. J'ai caressé sa joue, lentement, avec douceur, comme si je l'effleurais avec une plume d'ange. Elle tourna son joli visage sur ma main, et murmura, à m'en blesser le cœur :

- *Papounet... C'est toi ? C'est vraiment toi ?*

Comme brûlée, j'ai retiré ma main. Elle rêvait son papa. Cet homme si merveilleux. Son héros. Elle le retrouvait dans son sommeil, tout comme sa maman. Même à moi, ça me faisait mal. J'étais triste pour elles. Elle murmura en fronçant les sourcils :

- *C'est toi, Papounet ?*

Elle attendait une réponse. J'ai posé ma main sur son front, en la laissant glisser doucement sur ses tempes, ses joues, son menton, et j'ai murmuré tout bas, d'une voix presque imperceptible :

- *Oui, ma petite chérie... Fais dodo maintenant. Il est tard.*

Elle se pelotonna dans la couverture en mastiquant des lèvres, comme si elle mâchouillait un doudou. J'ai éteint les petites lampes.

Là, alors que je m'apprêtais à rejoindre ma chambre, par les escaliers, j'ai remarqué une sorte de petite diode qui clignotait sur son poignet, que ses innombrables bracelets, à la faveur de la nuit, ne parvenaient plus à masquer. Je me suis approché, très intrigué.

*

Je connaissais bien les gadgets électroniques, et notamment les smartwatches, ces montres connectées très à la mode. Je ne pensais pas qu'Ariel pouvait être une Geek, une femme aussi moderne. L'imaginer m'amusait. J'ai attrapé le briquet d'Emilie, et me suis éclairé. Je me disais que cette femme était vraiment pleine de surprises. Délicatement, j'ai écarté ses innombrables bracelets, sans faire le moindre bruit. J'ai approché la flamme du briquet, et fus saisi d'effroi !

La petite lumière ne venait pas d'une quelconque montre électronique, mais de son avant-bras. Implanté dans sa chair, un petit écran à cristaux liquides de la taille d'un timbre poste. Une petite diode bleue clignotait depuis sa peau. Complètement désarçonné, j'ai fait un pas en arrière. Je n'en croyais pas mes yeux. Je me suis rapproché de nouveau pour être vraiment sûr de ce que je venais de voir, comme pour confirmer que je ne venais pas de rêver. Oui, aucun doute. Elle avait une sorte de petit appareil électronique sous la peau. Aucun bracelet n'encerclait son poignet. C'était bien implanté au milieu de sa chair, à l'intérieur de son poignet.

Je me suis reculé. Je ne savais pas du tout quoi penser. Qu'est-ce que c'était que ce truc ? Qui était Ariel ? Que savais-je d'elle ? Quel était son métier ? Je n'avais que la stupeur et des milliers d'interrogations. J'ai rejoint ma chambre sur la pointe des pieds, abasourdi par ce que je venais de voir, peuplé de toutes ces incroyables questions dans mon esprit.

*

La nuit fut courte. Au réveil, les pina-colada me hérissaient les cheveux sur la tête comme autant de points d'exclamation. J'ai descendu les escaliers à pas de loup. J'ai toqué doucement à la porte du salon, et passé un œil. Ariel était partie. Elle avait laissé un mot griffonné à la va-vite sur la table basse : *"Il est 7h30. Je file au bureau. On se voit bientôt ? N'oublie pas ta promesse. Bisous. Ariel"*.

*

J'étais directeur d'une petite agence de communication. Les affaires marchaient bien, sans pour autant être florissantes. J'avais un répertoire de clients habituels, et nous bossions aussi sur quelques événementiels régionaux. J'avais une vingtaine de salariés. Nous produisions des visuels de toutes sortes, des affiches, des flyers, et depuis deux ans, nous nous étions spécialisés sur le web : sites internet bien-sûr, et surtout les nouveaux usages numériques. Nous avons eu des coups durs, mais ça allait beaucoup mieux depuis quelques années. J'avais recruté deux nouvelles personnes sur le secteur web. Je pensais d'ailleurs embaucher de nouveau.

Ma secrétaire, Anne, bientôt à la retraite, passait son temps à m'asticoter. Elle entra dans mon bureau :

- On dirait que le chef a mal dormi ?

Je savais que si je laissais passer la moindre faille, elle allait s'y engouffrer pour me faire chier toute la journée. Je devais faire diversion.

- Non, tout va très bien. Je vous remercie, Anne. Est-ce que la revue de presse est terminée ?

Je la sentais déçue de ma réponse, que tout aille bien. Elle cherchait dans mes yeux si je mentais :

- Je l'ai presque terminée. Vous l'aurez en fin de matinée. J'aurais des courriers à vous faire signer. Je les mettrai dans votre casier.

Je la regardais bien droit dans les yeux pour ne lui laisser aucun doute :

- Parfait. Merci Anne.

Elle est repartie.

Toute la matinée, j'ai vérifié les documents en cours, avant l'envoi aux clients. Toutes sortes de visuels divers... Des menus, des jaquettes, des prospectus... Ce genre de choses. Il y avait parfois des petites coquilles, et les renvoyais à la responsable du service Créa. Quand c'était bon, je signalais, et les adressais aux commerciaux pour les envoyer aux clients. Quand c'était des clients importants, je m'en occupais moi-même.

Un peu avant midi, Anne m'appela. Elle ne m'appelait pas, habituellement, elle venait directement à mon bureau.

- *Oui, Anne ?*

- *Votre rendez-vous est arrivé.*

Je ne prenais pas de rendez-vous à nos locaux. J'allais directement chez le client, ou parfois, nous nous retrouvions au restaurant. Sauf rares exceptions.

Il m'arrivait d'inviter les clients les plus prestigieux dans nos locaux quand nous réalisions des événementiels importants, et que je voulais les impressionner. Là, je mettais le paquet, et faisais en sorte de leur en mettre plein les yeux, pour qu'ils se sentent comme des gosses au rayon des jouets d'un supermarché la veille de Noël. Je sollicitais des prestataires et les services d'un traiteur, et louais du matériel électronique dernier cri. Là, il n'y avait aucun événementiel en cours, ni à venir. Je n'attendais personne.

- *Il vous a dit son nom ?*

Anne en profita pour ironiser :

- *On dirait que le chef a encore oublié un rendez-vous. Je savais bien que vous n'étiez pas à l'endroit ce matin.*

- *Anne, veuillez m'épargner vos réflexions ! Qui est-ce ?*

- *Ce serait plus simple si vous veniez, non ?*

Anne avait vraiment le don de m'agacer. Je me suis extirpé de mon fauteuil, et me suis dirigé vers l'accueil d'un pas décidé, bien déterminé à la recadrer une fois pour toute.

Ariel était là.

Elle feuilletait nos prospectus et nos dernières productions que nous mettions en exposition dans le hall d'accueil. Elle m'a entendu, me sourit, et laissa éclater un rire :

- *Bonjour Chef ! Alors, il paraît qu'on est de mauvais poil ce matin ?*

- *Ariel ?*

Tout était mélangé dans mon esprit. La surprise, la joie, et cette histoire de montre dans sa chair, incompréhensible.

Anne en rajouta une couche :

- *Ha... Vous aviez bien oublié ! J'en étais sûre.*

Je me suis tourné vers Anne, me suis approché d'elle, et lui ai murmuré :

- *Anne. Lors de la prime de fin d'année, vous savez, celle que j'octroie aux bons salariés. N'oubliez surtout pas de me reparler de votre attitude, et de ce moment-là. Notez-le bien dans votre agenda, s'il vous plaît. Je vous remercie.*

J'ai attrapé Ariel par le bras, et l'ai entraînée dehors. Il faisait doux. Un soleil blanc et clair. Le ciel était bleu et vide. Nous avons marché droit devant nous sans savoir où aller.

- *Qu'est-ce que tu fais là ?*

- *Ben quoi, tu n'es pas content de me voir ? Je suis déçue.*

Elle m'énervait. Mais j'étais trop intrigué vis-à-vis de son espèce de montre au poignet pour me montrer irrité. Hé puis si ! Tant pis, je l'ai arrêtée et l'ai retournée face à moi.

- *Ça suffit les conneries, Ariel... Tu es qui au juste ? C'est quoi ce truc dans ton poignet ?*

Elle devint aussitôt blême comme la mort. Comme si je venais de deviner le plus intime de ses terribles secrets. Elle me regardait droit dans les yeux. Elle semblait chercher dans un recoin de son imagination un mensonge à me fournir, comme on jette un os à un chien pour qu'il arrête d'aboyer...

Je l'ai coupée :

- *Me prends pas pour un con, et dis-moi la vérité !*

Elle regarda partout autour d'elle, me prit la main, et me dit de la suivre :

- *Viens, on va déjeuner. Je vais tout t'expliquer.*

Je pensais qu'elle allait me conduire dans un restaurant, dans un lieu tranquille, intimiste, pour me révéler son secret, et m'expliquer la présence de ce truc électronique sous la peau, mais elle s'arrêta devant un food-truck, et précisa qu'elle m'invitait.

- *Tu prends quoi ?*

- *Euh... Un double-café, ça ira très bien. Double sucre.*

Elle se tourna vers le serveur, et commanda mon double-café, une salade et un jus de fruit. Elle paya en espèce avec un gros billet de cent euros. Le serveur n'avait manifestement pas l'habitude, et était un peu embêté, car ça allait lui prendre toute sa monnaie. Embarrassée, elle fouilla son portefeuille, et se désola de n'avoir rien de plus petit.

Le serveur sourit :

- *Parce que vous avez plus gros ?*

Elle lui décocha un clin d'œil :

- *Oui !*

Elle portait un tailleur noir particulièrement élégant. Elle était apprêtée et pomponnée comme pour un rendez-vous important. Personne ne pouvait deviner que la nuit précédente, elle avait bu plus de deux bouteilles de pina-colada, avait dormi à peine deux heures sur un fauteuil, ivre-morte. Elle était fraîche comme une jonquille. Elle m'a tendu mon double-café :

- *On y va ?*

Avant que je ne réponde quoi que ce soit, elle me dévisagea intensément, les yeux dans les yeux, pour bien que je comprenne quelque chose. Elle posa son index sur sa bouche, et me fit signe de ne plus parler, de me taire. Elle parlait pour ne rien dire :

- *Quel temps agréable tu ne trouves pas ? J'adore ce soleil d'hiver, à la fois blanc et étincelant, pas toi ?*

Je ne comprenais rien :

- *Mais qu'est-ce que tu me racontes, Ariel ?*

Elle s'arrêta net, et posa son index sur ma bouche, en fronçant ses sourcils. Elle mima avec ses lèvres, en articulant chacun des mots, comme si elle les mâchait, sans les prononcer : "*Tais-toi !*". Elle reprit en souriant, comme si de rien n'était :

- *Je parle de cette saison... Tu n'aimes pas ?*

Je ne comprenais rien, mais j'avais quand même compris :

- *Oui, moi aussi, j'aime beaucoup. Ces premiers soleils, j'adore.*

Elle me fit un signe du pouce pour confirmer que j'avais bien compris.

- *Tiens, allons dans ce square si tu veux... Autant profiter du soleil. Qu'en dis-tu ?*

- *Oui, parfait.*

Le square était vide. Elle m'attrapa le bras, et nous avons marché quelques dizaines de mètres. Elle regardait partout autour d'elle, comme une fugitive. Quand elle fut sûre que le square était bel et bien vide, nous nous sommes assis sur un banc. Elle sortit un calepin et un feutre. Elle écrit rapidement :

- *Nous sommes écoutés.*

J'ai haussé les épaules, et remuais la tête pour signifier que je ne comprenais pas. Elle arracha la feuille, et écrit de nouveau :

- *Je travaille pour les Services Secrets. Tout ce que nous disons est écouté et enregistré.*

Comme un petit oiseau affamé, ma tête basculait dans tous les sens pour indiquer que je n'en croyais pas un traître mot, et qu'elle se foutait de moi ! Elle a écarté ses bracelets, écrit quelques mots, et mit son poignet, avec le petit cadran à cristaux liquides, sous mes yeux :

- *Ils nous écoutent !*

J'ai quand même parlé, en lui adressant un clin d'œil :

- *Mais qui ?..., j'ai poursuivi en souriant : Mais qu'il est beau ce temps d'hiver ! On se croirait comme dans un rêve.*

Elle sourit en me faisant un signe du pouce. Elle écrit :

- *L'Etat français. Je travaille pour eux. Mais je n'ai évidemment pas le droit de le dire, et elle répondit en me regardant :*

- *Moi aussi. J'adore cette saison de l'année.*

J'ai voulu la tester :

- *Et tu fais quoi comme métier, tu ne m'as jamais dit ?*

Elle me fit signe du poing, et sortit lentement son majeur ; elle me lança un beau doigt d'honneur en rigolant :

- *Je suis juriste. Je vérifie les fusions et acquisitions d'entreprises pour un cabinet d'avocats. Rien de bien passionnant, tu sais. C'est très administratif. Très technique. Tu vois, je suis rôdée...*

J'ai coincé un sourire affreux dans ma joue, un peu désabusé :

- *Oui, tu es rôdée en effet.*

Elle souriait de mon petit piège. J'ai surenchéri :

- *Et tu as quelqu'un ?*

Elle planta son regard dans le vide. Le square était calme. L'hiver avait fait désertier les enfants des aires de jeux. Les arbres étaient vides de feuilles. Seuls quelques oiseaux, glacés par le froid, cherchaient quelque part dans la terre dure, en trifouillant au hasard, quelque chose à manger, pour tenir la journée, jusqu'au printemps.

Son regard était comme le square, vide et froid :

- *Oui, j'ai un amoureux. J'ai... J'ai vraiment un amoureux.*

J'ai marqué une pause, je ne m'y attendais pas du tout. Je me suis tourné vers elle, les sourcils dressés par l'embarras :

- *Et comment s'appelle ce petit veinard ?*

- *Tu vas rire... J'ai même un petit garçon ! Il a trois ans.*

Je me sentais bien bête.

- *Oh... Je ne me serais pas douté. Mais pas du tout. Il a un nom ce petit cow-boy ?*

- *Frédéric...*

J'ai laissé échapper un sourire. Je me demandais comment on pouvait donner un prénom aussi vieillot à un petit garçon. Mais je n'ai rien dit. Elle devait aimer, ou avoir ses raisons :

- *Comme moi ?*

Des larmes lui sont montées aux yeux. Elle tentait de transformer sa tristesse en colère, je le sentais. Elle a répondu d'un air agacé :

- *Oui, comme toi. C'est marrant, hein ?*
- *Mais pourquoi tu pleures, Ariel ? J'ai encore dit une connerie ou quoi ?*
- *Mon chéri et mon petit cow-boy me manquent... beaucoup ! Ils ne vivent pas ici.*
- *Ha ?*
- *Oui, ils vivent... à l'étranger. Très loin. J'ai hâte de les retrouver.*

Elle a fait les signes des guillemets avec ses doigts pour que je comprenne le message :

- *J'ai un "dossier" compliqué à finir ici avant de rentrer à la maison. Une acquisition particulièrement complexe. Très importante.*
- *Ha. D'accord.*

Je ne savais plus du tout quoi penser. Elle me parlait de services secrets, de "dossiers" importants, d'un amoureux et d'un enfant dans un autre pays... C'était si loin de ma petite vie tout à fait normale, avec mes visuels, mes factures, et Anne qui m'asticotait du matin au soir.

Si elle n'était pas si émue, jamais je ne l'aurais crue. Tout était trop fantastique. Ses propos ressemblaient si bien à un délire d'une jolie mytho. Mais j'étais embêté par sa tristesse, elle, tout à fait authentique :

- *Et tu les appelles de temps en temps ?*

Elle fit "non" de la tête :

- *Oui, bien-sur... Tous les soirs ! Ils me manquent, mes petits chéris. Mais ils vont très bien, je te rassure.*

Ses paroles mentaient, tandis que ses yeux étaient pleins de douleurs. J'avais envie de la prendre dans mes bras, l'envelopper de quelque chose de doux, de plus doux que sa vie. Elle me devança :

- *Tu veux bien me prendre dans tes bras, là ?*
- *Bien-sûr...*

Elle s'est jetée dans mon cou. Elle me serrait de toutes ses forces, et s'est mise à pleurer sans s'arrêter. Je me sentais l'homme le plus bête du monde, le dernier des cons. Je la serrais dans mes bras, mais je sentais que ça ne suffisait

pas. Elle avait une douleur tellement immense. Il était évident que je ne savais rien d'elle. Et même si, là, j'en savais déjà davantage, cette femme, avec son truc électronique au poignet, me cachait sans doute encore bien des secrets. Elle ne pleurait pas comme une femme qui est seulement loin de son amoureux et de son fils. Elle pleurait comme si elle savait que la fin du monde avait lieu la semaine prochaine.

Je lui caressais le dos, espérant la consoler, comme je le pouvais, de toute sa peine. Je passais mes mains sur ses épaules, dans ses cheveux. Je lui murmurais "*Ça va aller*", même si je n'en croyais pas un traître mot moi-même, tant sa souffrance semblait insurmontable. Elle sortit sa tête de mon épaule. On aurait dit un oisillon terrorisé qui émerge de son nid, et découvre le si vaste ciel :

- *Oh, n'en profite pas, hein !*

- *De quoi ?*

- *Pour me tripoter !*

- *Tu déconnes là ? Ariel, t'es comme une sœur pour moi !*

- *Oui, je déconne. Ne t'en fais pas.*

Et elle replongea un instant dans mes bras, et en ressortit, et m'a remercié. Je trouvais ça curieux de me remercier de la consoler, je n'ai rien dit. J'ai sorti une cigarette, que j'ai portée à ma bouche. Elle râla :

- *Je croyais que tu avais arrêté de fumer ?*

- *C'est le Père Noël qui t'a dit ça ?*

- *Non, j'ai tenté, c'est tout. Et toi, tu voudrais des enfants ?*

- *Comment sais-tu que je n'en ai pas ?*

- *Je te rappelle, cher Frédéric, que j'étais chez toi, cette nuit, et que, dans ton petit nid célibataire, il n'y a ni jouet, ni photo d'enfant, ni bonbons... D'ailleurs, si tu avais eus des bonbons, j'espère que tu m'en aurais proposés ! Ça fait une éternité que je n'en ai pas mangés.*

J'ai tiré une énorme bouffée sur ma cigarette. Elle attendait la réponse à ma question :

- *Des enfants ? Oui, j'aurais aimé, sincèrement. Mais là, depuis Emilie, je ne sais plus. Avec elle, oui, évidemment, trois fois oui. J'aurais adoré lui faire des enfants. Vraiment. Ça aurait été le bonheur...*

Son regard redevint noir. Cette femme bossait pour les services secrets français, et, aucun doute désormais, il ne fallait pas la mettre en boules :

- *Putain, mais qu'elle m'énerve cette...*, elle marqua une longue pause, encore une fois, pour mieux prononcer toute sa colère, mais je l'ai coupée en plein vol, et j'ai répondu avec toute la douceur du monde, en lui attrapant la main :

- *Cette beauté. D'accord ? Cette beauté.*

Elle éclata de rire :

- *Oui...cette beauté.*

J'ai regardé ma montre, et j'ai dit que je devais retourner bosser. Je n'avais aucun impératif, mais penser à Emilie me faisait mal. J'avais envie de retourner me noyer dans le travail, me prendre la tête avec Anne, et corriger les petites coquilles des graphistes. Elle m'a lancé :

- *On fait un truc ce soir ?*

Je l'ai regardé, et, comme elle, j'ai fait les guillemets avec mes doigts :

- *Tu n'as pas des "dossiers" à vérifier, ou des trucs comme ça ?*

Elle se leva, tira sur sa jupe noire anthracite, et me fit un bisou sur la joue.

- *Merci pour le câlin. Je passe te prendre pour 19h. Fais-toi beau, tu sors ce soir.*

Et elle a filé sans même attendre ma réponse. Je suis retourné à mon bureau. J'avais toutes ses informations en tête. Les services secrets, son chéri, son fils...et cet incroyable appareil sous la peau de son poignet. Je ne comprenais pas, même si j'en savais davantage.

Parfois, la vie est comme ça ; plus on apprend, moins on comprend. Et on a besoin d'en savoir plus, mais on n'est pas très sûr de vouloir vraiment en savoir davantage. On se demande si, finalement, on n'en sait pas déjà beaucoup trop. On sent qu'il y a comme un risque. Une sorte de danger.

La vie me poussait dans une direction, sur une voie inattendue, et je me précipitais. J'ai toujours couru dans son

sens. Je me suis retrouvé en miettes des dizaines de fois, mais je ne l'ai jamais regretté. J'ai toujours adoré chacun des défis que la vie me lançait, et chacune de mes défaites. Quitte à risquer tout perdre, j'ai toujours été prêt à tout relever. J'ai toujours cherché à sentir où la vie voulait m'amener, et anticiper, la surprendre. C'était comme un jeu entre elle et moi. Je voulais toujours arriver le premier, avant elle.

*

L'après-midi fut longue et ennuyeuse, j'avais Ariel en tête et tous ses mystères. Elle me déroutait. Elle était si mystérieuse. Elle revenait sans cesse comme une mélodie entêtante. Dans le cœur, j'avais Emilie. Comme une balafre.

*